

# L'Épître

au

# Curé



ALPHONSE LEMERRE

1894







à notre cher fils Saul Navas

## L'Épître au Curé

( " - l'appariteur très humble " - )

Navas

X<sup>enc</sup> 94.

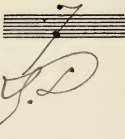
IL A ÉTÉ TIRÉ DE « L'ÉPITRE AU CURÉ » :

75 exemplaires sur papier de Hollande.

25 — — — du Japon.

*Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.*

EXEMPLAIRE SUR JAPON

N<sup>o</sup> 

# L'Épître

au

# Curé

par

# Monsieur Augeron

(*Présentation* : NADAR \* *Glossaire* : SYLVAIN DE SAULNAY)

ALPHONSE LEMERRE

1894



Digitized by the Internet Archive  
in 2017 with funding from  
Getty Research Institute

<https://archive.org/details/lepitreaucure00auge>





## Présentation

---



*CELUI qui se dispose pour un long voyage met ordre à ses affaires. Il rassemble ses notes, rappelle ses souvenirs et règle ses comptes : ainsi il partira l'esprit net, le cœur tranquille, ne laissant derrière soi remords ni regret.*

*Heureux qui, n'ayant pas semé l'irréparable, mérita cette grâce de l'apaisement suprême !*

*Pour moi, me sera-t-il au moins donné d'acquitter avant le départ sans retour une dette trop lointaine et sacrée envers le meilleur, le plus vénéré des hommes, — dette de piété filiale, de tendre respect, de reconnaissance.*

*L'émotion de ces souvenirs n'obscurcit pourtant point mon regard.*

*En présentant aux lecteurs l'œuvre inconnue du plus ignoré des auteurs, je vois bien apparemment dans cette « Épitre au Curé »,*

*aussi humble d'allure que modeste de proportions, un véritable petit chef-d'œuvre de grâce, de tendresse, de finesse naïve, en même temps qu'un modèle d'excellente langue.*

*La place semble marquée d'avance dans toutes les anthologies à ce doux écho des derniers « sensibles » de l'école du XVIII<sup>e</sup> siècle, larme tombée d'un sourire de Sterne sur une fleurette éclose au terroir de Rabelais, soupir de de Maistre qui expire en une strophe de Chénier...*

\*

*L'Œuvre au jour, reste à dire l'Auteur.*

*La besogne ici va m'être encore plus chère.*

\*

*Monsieur Augeron dirigeait avec sa digne sœur, vers 1835-38, dans les hauteurs de la rue de Clichy, un très modeste pensionnat de jeunes gens qui suivait les cours du collège Bourbon, lycée Condorcet aujourd'hui, et qui n'avait pas eu d'apogée pour être arrivé à son déclin, car la malechance avait marqué cette maison de bienfait dès son aube. — La place en est restée hospitalière, occupée depuis par des Sœurs de Charité.*

*Tous deux voués au célibat pour être mieux sûrs de ne se quitter jamais, le frère et la sœur étaient venus de leur Chinonais natif tenter à Paris la Fortune qui n'a pas de sourires de reste et se*

reserve pour d'autres gens. Jamais couple ne fut moins créé pour le métier qu'irrévérencieusement envers la pédagogie, — et très injustement en nombre de cas, je veux croire, — on a appelé le métier de « marchand de soupes ».

Plus d'une fois ils durent regretter la vie facile de leur douce Touraine où Monsieur Augeron avait laissé ses vieux condisciples du séminaire, devenus curés au pays des bonnes gens.

A l'un de ces curés fut adressée l'« Épître » que je viens déposer en couronne votive sur la tombe où dorment, unis dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie, les deux êtres si parfaits qui me furent bons et m'aimèrent.

\*

Pourquoi ce soin plutôt à moi qu'aux chers compagnons d'études, Ch. Asselineau, L. de Lucy et autres, jusqu'à leur dernière heure restés fidèles à ces deux mémoires saintes comme à notre fraternelle amitié? Qu'il me soit excusé d'être amené ici à intervenir; ce sera sans autre gloire.

Orphelin de père, notre foyer de famille éteint, sans ressource aucune ni recours à qui que ce fût au monde, je fus là recueilli lorsque j'étais répudié, repoussé de tout ailleurs, élève indiscipliné, irréductible, fauteur ou bouc émissaire de toutes bagarres, et ne laissant même plus désormais ombre d'espoir de quelque éventuelle compensation par des succès universitaires. D'ailleurs, celui dont la main de miséricorde s'était tendue pour ramener l'épave en dérive était lui-même comme le laboureur trop dénué pour attendre aucune moisson, impuissant déjà à fournir seulement la semaille.

*Il savait tous mes méchants renoms et il ne vit que ma détresse, — l'enfant abandonné, vagabond tout à l'heure par le pavé des perditions : son cœur m'ouvrit la porte. Pauvre lui-même, il me nourrit, il m'instruisit ; il me vêtit quand je fus nu. — Ame de hauteur égale, sa sœur, la ménagère tant aux aguets par leur pénurie, n'avait pas sourcillé quand le frère lui avait présenté l'inquiétante emplette, bouche plus qu'inutile sur le radeau désemparé. Elle me resta maternelle et souriante, — comme accoutumée...*

*Étais-je en effet dans cette maison le seul élève à pareil titre moins que gratuit ? Je ne l'ai jamais su, je n'ai jamais pu le soupçonner ; mais si non, quelle cause à l'acharnement de la disgrâce devant telle respectabilité consacrée, tel obstiné labeur, telle méthode de conduite, telle résistance, ténacité de stricte économie ? Et pourquoi, alors, ces deux résignations accouplées pour toutes les abstinences et continences vaines ? Car jamais ne fut vraiment pire fortune contre plus grands cœurs.*

\*

*Plus tard, — lorsque tout se trouva finalement écroulé chez mes bienfaiteurs, épuisés, rendus, — il me fut donné l'ineffable douleur d'accueillir à mon tour qui m'avait recueilli, de partager avec ceux dont j'avais mangé le pain. — Mais, hélas ! Lui n'était plus LUI. L'excès de malheur l'avait usé : le cerveau faiblissait...*

*Alors, un jour, avec mon vieux Maître causant de nos misères passées, et lui rappelant mes turbulences qui jamais n'avaient pu parvenir à lasser un instant son implacable bonté, — je vins à lui dire :*

« Monsieur Augeron (— car eussé-je derrière moi deux longues existences vécues au lieu d'une, il fut, il est, il sera toujours pour moi « Monsieur Augeron » —), Monsieur Augeron, veuillez donc m'expliquer un point qui m'est resté en travers et dont je n'ai jamais pu me rendre raison.

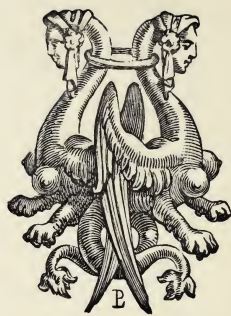
« Vous étiez pour nous tous, vos élèves, le meilleur, le plus paternel des maîtres; mais vous fûtes de sang vif et vous aviez la main prompte sur la joue des délinquants. Comment, lorsque assurément je le méritais, à moi seul, plus qu'ensemble tous vos pensionnaires, — vos payants, — comment put-il se faire que jamais, jamais! il ne m'échut de vous une seule taloche?... »

L'excellent homme m'écoutait : il se retrouva et — ici, après tant d'années, la plume tremble entre mes vieux doigts... — et me regardant du plus profond de son âme, simplement comme toujours, il me répondit :

« Mais, bonhomme, réfléchis donc un instant : tu sens bien que, toi, — je ne pouvais pas... »

Nadar.







# Épître

au

Curé de Chaillé

*sur la mort de sa servante Manette*

---



A pauvre Manette est allée  
Où s'en va toute la dallée,  
Où — sans jamais dire nenni,  
Sans tortiller — tous vont de même,  
Couteaudiers et gens de Saint-Mexme,  
Quand le bon Dieu dit : *n, i, — ni.*

Depuis longtemps la bonne vieille  
Songeait à faire son paquet;  
L'approche du dernier hoquet  
Lui mettait la puce à l'oreille.  
La dernière fois que je fis  
Pèlerinage en ta retraite,  
— Temps si doux que mon cœur regrette...  
Dieu! dans quel charroi je la vis!  
Qu'elle était jaune et chiguerdie!  
Son corps, déjà sur le penchant,  
S'en allait, se dégaluchant  
Sous l'effort de la maladie;  
Dans les plis de son casaquin  
Ses côtes respiraient à l'aise,  
Et deux trous, au fond de sa chaise,  
Disaient l'état triste et mesquin  
De l'endroit — qu'il faut que je taise...

Mais, au milieu de ce déchet,



---

Son âme toujours libre et forte  
Mettait la paresse à la porte  
Et dès l'aube, au chant du cochet,  
Secouant la triste guenille  
Étui de ce souffle divin,  
Lui disait : « Debout, pauvre fille!  
Bon pain ne se fait sans levain.  
De ta couche, allons, décanille!  
Du jour dont il t'avait fait don  
Dieu te fera courte mesure ;  
Je quitte bientôt ta mesure  
Et tu n'auras pas l'amendon...  
Va travailler pour ce bon maître ;  
Rattrape un peu sur ton sommeil  
— Jusqu'à cet autre, sans réveil! —  
Le temps où tu cesseras d'être. »

Aussitôt, bravant la douleur,  
Elle se jetait sur ses nippes,  
Et, solide sur les principes,

Elle priait de tout son cœur,  
— Puis, sans proférer une plainte,  
Partait, vironnait, berdassait,  
Balayait, frottait, plumassait,  
Et travaillait à toute éreinte.

En la voyant ainsi courir  
Avec cette ardeur sans égale,  
On se disait : « Elle a beau fuir  
Devant la Mort qui la pourgale :  
Hélas ! c'est en vain qu'elle court !... »

Et, sur ses maux toujours muette,  
On la vit s'arrêter tout court  
Pour aller tomber sur la couette...

Et l'on a sonné ses coubets,  
Et quand une voix faible et tendre  
Murmurait les tristes versets,

Le pitriou s'est fait entendre...  
Et malgré surgens, magister,  
Cataplâmes, juleps, seringues,  
Vœux de cire et *Pater noster*,  
La voilà dans les brindezingues!...

Ah! qui me dira les regrets  
Que cocassait dans la cuisine  
Sa petite poule coquine  
Pendant les funèbres apprêts!  
Tout s'émut, jusqu'aux casseroles;  
Le chat miaulait, le chien huchait,  
Et le petit gars chenuchait :  
Toutes les bêtes étaient folles  
Et tout œil était larmoyant.  
Le bourriquet, en la voyant  
S'en aller en cérémonie,  
Branlant le chef, disait tout bas :  
« Une servante en ce derdas  
Ne part pas deux fois dans sa vie :

Manette ne reviendra pas! »  
Et quand, d'une voix enrouée,  
Il voulut faire ses adieux,  
Les pleurs, comme une berouée,  
Dégoulaient de ses deux yeux...  
— Toi-même, sur son dernier gîte  
En secouant le goupillon,  
Sur ton pauvre vieux tortillon  
N'as-tu versé que l'eau bénite?...

Mais si du moins, pour trépasser,  
Pour quitter tant de belles choses,  
Par un chemin semé de roses  
La bonne fille eût dû passer?  
Si le démon de la souffrance  
N'avait... — Mais ce n'est pas le lieu  
De chercher castille au bon Dieu  
Et d'accuser la Providence.  
— Elle est là-bas, dans le cercueil,  
Ben tranquille, et tapant de l'œil

---

Sans que remords ni repentance,  
Sots caquets ni méchants propos  
Troublent son éternel repos...

Cherche à présent parmi les filles  
Ou plutôt parmi les chenilles  
Qui sont de Cinais au Château,  
De Briançon à Bouqueteau,  
Du Pitoche aux Trinquebernilles,  
Cherche un cotillon de droguet  
Qui te mitonne et te dorlote  
Aussi bien que te dorlotait  
Cette autre — qui dort sous la motte! —  
— Dont le zèle ardent, ponctuel,  
Serve ta soupe à l'heure dite  
Et porte l'œil à la marmite  
En veillant bien au casuel.  
— Bernique! on n'en voit plus par troupe.  
Comme les melons, il faudrait  
Aujourd'hui les prendre à la coupe.

En les accueillant, on ne sait  
Si l'on a melon ou citrouille,  
Et l'on ne voit qu'à la pot-bouille,  
A la maie, au broc, au poêlon,  
Si l'on a citrouille ou melon.

— O Manette! Si mon bon ange,  
Qui me promet du coin de l'œil,  
Sous le toit que tu mets en deuil  
Veut que j'aïlle avant la vendange;  
Si je puis, dans cette oasis  
Où tu me fis si bonne mine,  
Lit si doux, si grasse cuisine,  
Un instant oublier Paris,  
M'enivrer de l'air du pays,  
En saturer toutes mes veines,  
Et là noyer avec ardeur  
Dans quelques gouttes de bonheur  
Le souvenir de tant de peines...

Pour ton repos je veux prier,  
Et sur ta demeure éternelle  
Déposer avec le laurier  
Le persil et la pimprenelle...









## Glossaire

---

**L'**ÉPÎTRE à M. le Curé de Chaillé sur la mort de sa servante\* est écrite en vrai dialecte tourangeau. C'est la modernisation pure de la langue de Rabelais. Il n'y a là que du français,

---

\* Malgré les clartés et transparences d'un idiome où notre langue gauloise se retrouve et reprend, le patois — pardon ! — le dialecte tourangeau dont *L'Épître au Curé* s'émaille à nombreuses places pouvait nécessiter un glossaire.

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer à point pour scoliaste un inquisiteur très précieux du verbe, autochtone Turonien, dilettantissime en la tradition des Gautier, Baudelaire, et lui-même à ses heures poète de haute envolée, ce qui ne peut gâter jamais rien.

Encore, tout curieux sait de reste ce que valent comme pénétration intime et précision caressée dans le terme les lexiques professionnels, et la technologie médicale y est subtile avant toutes. Or, en outre de toutes ses vertus cardinales de philologue, notre glossateur pseudonyme se trouve être l'un des plus éminents professeurs de la Faculté. — Mais nous n'avons pas le droit d'en dire ici plus long...

(Note de l'Éditeur.)

et du meilleur esprit français. L'esprit tourangeau, qui est un peu celui de Panurge, s'y révèle aussi de la façon la plus saisissante. Une raillerie douce nuancée d'une pointe de mélancolie; jamais rien de pris au tragique; tout au fond de cela, le sentiment très net de cette quiétude narquoise qu'il faut avoir pour passer sa petite vie aussi doucement que possible, en regardant couler la grande Loire, dans le lit de laquelle se couche le soleil chaque soir, derrière la silhouette du Plessis-lès-Tours... — Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit : il faut maintenant expliquer les termes obscurs de la jolie pièce recueillie par le maître Nadar.

\*  
\* \*

(Page 7) *Ta pauvre Manette est allée*  
*Où s'en va toute la DALLÉE,*  
*Où, — sans jamais dire nenni,*  
*Sans tortiller, — tous vont de même,*  
 COUTEAUDIERS et gens de SAINT-MEXME...

DALLÉE ou plus exactement D'ALLÉE : ce qui marche ou coule d'une venue, ou, comme on dit parfois aussi en Touraine, *tout d'une allée*. Au propre, ce mot (que les Tourangeaux prononcent *dâllée*) s'applique à un flux subit et large de liquide. Deux bonshommes fuyant

l'averse se rencontrent sous un chêne (ce qui s'appelle *se là céler*). En se secouant, ils diront immanquablement : « *En voilà une dâllée !* » Inévitablement, même exclamation de la part d'une nourrice au démaillotage de son nourrisson, s'il lui paraît qu'il ait quelque peu renouvelé la prouesse de la grande jument.

Dans le texte présent, « TOUTE LA DALLÉE » est pris au figuré, et signifie tout le courant des contemporains, l'humanité présente en cours d'évolution continue vers la mort. Il faut expliquer ici l'accentuation tourangelle « *d'âllée* ». Elle répond à la façon toute locale de prononcer et de déformer certains temps du verbe aller. — « *Tant pis pour elle, il faut qu'elle âlle !* » dira Madame de sa servante en l'envoyant querir son parapluie, tandis qu'il pleut « *à dâllée* ».

COUTEAUDIERS. Gens des coteaux, en opposition avec *Varanniers*, gens de la vallée (ou *Varenne*) de la Loire. On dit fort bien, dans le monde des petites ouvrières de ma ville natale, à l'approche du 14 juillet, qu'on a planté les *pouteaux* pour y placer drapeaux et lampions, et qu'on tirera le feu d'artifice, à Tours, au bas du *couteau* (coteau) de Saint-Symphorien.

SAINT-MEXME. Un certain nombre d'églises de Touraine sont consacrées à saint Mexme, dont la chape, conservée, si je ne me trompe, à Angers, fut le premier étendard des Français avant l'oriflamme.

\*  
\* \*

(Page 8) *Dieu! dans quel CHARROI je la vis...*

*Qu'elle était jaune et CHIGUERDIE!*

— *Son corps, déjà sur le penchant,  
S'en allait se DÉGALUCHANT...*

CHARROI. « Être dans un mauvais charroi » se dit d'une personne qui se trouve dans une position mauvaise, surtout au point de vue de sa santé; c'est une expression très usitée en Touraine. L'étymologie est difficile à donner. Ce terme est-il un dérivé du vieux mot « *Arroy* », c'est-à-dire équipage (équipage de corps le plus souvent dans nos anciens auteurs)? C'est peut-être bien possible. Une dame « *étoit en tel Arroy qu'il lui eust bien failly, n'eust-elle eu pour le moins trois paiges à porter sa queüe* », — et « *j'ai trouvé notre pauvre Manette en un bien mauvais charroi, d'an'huy elle n'avait pu prendre une bouchée de pain tant elle était malade* » : ce seraient là deux nuances antagonistes du même terme, l'aspiration CH équivalant à prononcer le mot « *Arroy* » (équipage brillant), tout simplement « *Harroy* » (triste, piteux et calamiteux équipage).

CHIGUERDIE. Ridée, rétrécie, rapetissée. Une

pomme de reinette à Carnaval est toute chiguerdie. Le préfixe *chi* est diminutif. Donner avec parcimonie à manger à un convalescent, peu à peu et par petits morceaux successifs, c'est « *lui donner cela chiquette à chiquette* ».

SE DÉGALUCHANT : terme intraduisible, quelque chose qui se disloque tout en tenant encore par ses parties jointes.

\*  
\* \*

(Page 9) *Et dès l'aube, au chant du COCHET...*

COCHET, le jeune coq. Ce terme est à peine Tourangeau. La Fontaine intitule une de ses fables « le Chat, le Cochet et le Souriceau ». — Mais ce qui est un terme tourangeau, c'est de dire un *Jau* pour un jeune coq. L'histoire de « *Quartelle de Jau* » (Quartier de Coq) et ses aventures de voyage constituent, pour les petits enfants de mon pays natal, une véritable épopée qui vaut l'Odyssée.

\*  
\* \*

(Ibid.) *De ta couche, allons, DÉCANILLE!*

DÉCANILLER, sortir du lit rapidement. Terme passé

de la vénerie dans le langage vulgaire. Faire *décaniller* les chiens, c'est les faire sortir du chenil. Cela est si vrai que les bonnes femmes de Touraine disent à leur marmaille : « Allons ! *décaniche vite !...* » tout aussi bien que *décanille*, « qui est plus distingué ».

\*  
\* \*

(Page 9) *Et tu n'auras pas l'AMENDON.*

L'AMENDON. La treizième huître d'une douzaine ; deux marrons de plus que le quarteron ; les quatre-cent de n'importe quoi : cela se donne par-dessus le marché. C'est l'*amendon* ; peut-être bien parce qu'il est dur pour un Tourangeau de payer ce qu'il achète, et que le marchand le remet en bonne humeur en *amendant* la prétention du prix par une petite concession telle que l'une de celles énoncées plus haut. — Le terme d'« *amendon* » est très usité, même à Tours et par des personnes qui se piquent de parler le français très pur.

\*  
\* \*

(Page 10) *Puis, sans proférer une plainte,*  
*Partait, VIRONNAIT, BERDASSAIT,*

*Balayait, frottait, plumassait,  
Et travaillait à toute ÉREINTE...*

VIRONNER, virer sur place.

BERDASSER. Oh! voilà un Turonisme très remarquable, et jouant un grand rôle dans le langage familier. Faire une besogne bruyamment, en jacassant, en claquant ses sabots, en grommelant des malencontreux (le tout un peu à l'étourdie) : c'est proprement *berdasser*. Une servante hardie, point stylée, à rire haut, étourdie en tout, doit s'entendre souvent appeler par sa maîtresse « *grande berdasse* »! — On prononce même assez souvent « *beurdasse* », mais l'orthographe vraie est bien celle adoptée par « Monsieur Augeron ».

ÉREINTE. Éreintement. « *A toute éreinte* », de tout le maximum de ses forces. Cette expression n'est d'ailleurs pas très usuelle.

\*  
\* \*

(Page 10) *On se disait : « Elle a beau fuir  
Devant la Mort qui la POURGALE... »*

POURGALER. Pourchasser.

\*  
\* \*

(Page 10) *On la vit s'arrêter tout court*  
*Pour aller tomber sur la COUETTE.*

COUETTE. Un lit de plumes. Un bon lit en Touraine se compose du matelas, de la couette, du traversin et de l'oreiller, dont la taie s'appelle une « *souille d'oreiller* ».

\*  
\* \*

(Ibid.) *Et l'on a sonné ses COUBETS.*

COUBETS (les). C'est le glas : probablement de « cubere », la maladie grave, qui met au lit et vous couche pour toujours.

\*  
\* \*

(Page 11) *Le PITRIOU s'est fait entendre...*

PITRIOU. C'est la cresserelle (*falco tinunculus*), dont le chant passe pour de mauvais augure comme celui de l'orfraie. Les Tourangeaux ont une ornithologie à eux. Le geai s'appelle chez eux un *Ricard*, le jeune coq un *Jau*, l'oison un *Piron*. Tout cela a donné naissance à des noms propres, dont la signification échappe à qui ne connaît pas le vieux français de



Touraine. On a appelé jadis le ministre Ricard « l'aigle de Niort ». Pour mon jardinier, c'eût été incompréhensible qu'on nommât aigle ce qui n'était qu'un geai. (Mon jardinier a quatre-vingts ans, et ne connaît pas les fables de La Fontaine, attendu qu'il « ne sait lire que les numéros ».)

\*  
\* \*

(Page 11) *Et malgré SURGENS, magister...*

SURGEN. Un chirurgien. Ceux qui parlent bien disent « *surgien* ». (*Surgeon*, en anglo-normand, voulut dire, et veut encore dire en pur anglais, chirurgien.)

\*  
\* \*

(Ibid.) *Le chat miaulait, le chien HUCHAÏT,*  
*Et le petit gars CHENUCHAÏT...*

HUCHER. Appeler haut une personne qui est loin. Le chien « *huche* » quand il fait le long et monotone aboi d'appel vers son maître perdu. On dit en Touraine indifféremment *hucher*, *houper* (d'où vient l'interjection « houp ! »), *évupper*. C'est là, somme toute, un mot gallo-romain : l'« Évohé » antique, passé des bacchantes aux pastoures.

CHENUCHER. C'est larmoyer en boudant, en nasillant. On dit aussi *chûler*, mais alors pour exprimer que la personne pleure tout bas.

\*  
\* \*

(Page 11) *Une servante en ce DEDAS*  
*Ne part pas deux fois dans sa vie...*

DERDAS. Pompe, appareil. « Il est arrivé en grand *derdas* (ou *dredas*) », c'est-à-dire en grande cérémonie. On dit aussi : « En voilà-t-il pas un *derdas* ! »

\*  
\* \*

(Page 12) *Les pleurs, comme une BEROUÉE,*  
*DÉGOULINAIENT de ses deux yeux.*

BEROUÉE. La « *berouée* », c'est la pluie douce, fine, traîtresse aux fruits et aux légumes, qui est censée les flétrir ou les rendre caducs. Un fruit tombé avant la maturité, ou resté sur l'arbre et mal venu, est *beroui* (les gens comme il faut pensent se devoir à eux-mêmes de dire « *broui* »). Pour le paysan de Touraine, toute influence invisible et inconnue mettant à mal les récoltes est une *berouée*. Le Phylloxera est chose bonne à croire pour les savants : la vérité est que la vigne a été touchée par une « *berouée* ».

DÉGOULINER. Très joli terme tourangeau et très imitatif. Ce qui *dégouline*, c'est le liquide qui ruisselle doucement, un peu autrement que goutte à goutte, le long de n'importe quel objet. *Déribouler* se dit d'un solide et surtout d'un individu qui tombe en roulant sur lui-même.

\*  
\* \*

(Page 13. Variante) *Serve ta soupe à* CHENU DITE.

A CHENU-DITES (avec un S) ou mieux encore A CHENU-DICT. A souhait. En vieux français, « *chenu* » veut dire ce qui est bon et bien. Faire quelque chose à *chenudict*, c'est le faire de façon à recueillir d'emblée une approbation, et à la commander même. « Voilà, et maintenant dites que c'est bien ! » — Cette expression rentre dans la catégorie des très vieux termes tourangeaux, actuellement assez peu usités.

\*  
\* \*

(Page 14) *En les ACCUEILLANT, on ne sait  
Si l'on a melon ou citrouille;  
Et l'on ne voit qu'à la pot-bouille,  
A la MAIE, au broc, au poëlon,  
Si l'on a citrouille ou melon...*

ACCUEILLIR une servante ou un valet, c'est faire

---

marché avec eux. Il y a quarante ans, cela se faisait aux *assemblées*, sortes de foires où la marchandise consistait seulement en garçons ou en filles qui se venaient louer. Les valets de ferme laboureurs avaient un épi de blé au chapeau; les bergères, un brin de serpolet, les servantes à tout faire, un rameau de laurier ou de persil au bonnet ou au corsage. Les marchés se faisaient en plein air, pour une année. Le soir venant, les ménétriers, vielleux, et des sonneurs de cornemuse venus du Berry grimpaient sur des tonneaux, et « sub Jove » faisaient danser tout le monde. Les bourgeoises rentraient alors à la maison, où leur premier soin en quittant leurs socques était de dire : « J'ai *accueilli* une servante; mais les voilà-t-il pas qui demandent soixante francs par an! »

La MAIE. C'est la huche. Au nord de la Loire, on prononce assez volontiers *mette* ou *mét*. Cette huche n'était en somme qu'un pétrin qui, dans les intervalles des boulangeries, servait à serrer le pain et les aliments. (Il y a encore une « *maie* » chez tous les paysans de Touraine, même là où il y a une armoire à glace.)

SYLVAIN DE SAULNAY.

12 mars 1892.





# Table

---

PRÉSENTATION . . . . .	I
L'ÉPITRE AU CURÉ. . . . .	7
GLOSSAIRE. . . . .	17





*Achevé d'imprimer*

le vingt-six octobre mil huit cent quatre-vingt-quatorze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

*A PARIS*









